

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

La chasse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 106-111

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## LA CHASSE

Une passion ne m'agréa jamais, la passion de la chasse. Elle prend racine dans un sentiment d'égoïsme et de vanité cruels qui me soulève le cœur. Frappée du plomb meurtrier, j'ai vu la gracieuse victime se débattre dans les convulsions de la fin. Un souvenir amer m'en est resté. Il fortifie ma répulsion.

Cependant tout le règne animal ne doit pas être mis au bénéfice de cette pitié. Parmi les sujets que Dieu nous donna, beaucoup sont en rébellion perpétuelle, et vivent à nos dépens. Ils ne respectent en leurs seigneurs ni le droit de vie, ni le droit de propriété. Ceux là - mais ceux là seuls - méritent la mort.

Indignement provoqué par l'un d'eux, je fis à la hâte cette lumineuse distinction pour tranquilliser ma conscience, et je partis en guerre. Chasse à courre, chasse à l'affût, emploi de trappes, j'ai de tout essayé. Hélas !

« Misérable vengeur d'une juste querelle, »

je reviens les mains vides et les pieds meurtris.

Pareille mésaventure vous ferait douter de la Providence. J'avais, certes, pour moi, la justice; du côté de la souris qu'y avait-il ? Vol et ingratitude. Et c'est moi le vaincu !

Oyez plutôt. — Chaque soir, en rentrant dans ma chambre, (ancienne infirmerie) je voyais un petit animal au corps long et fluet, au poil soyeux, s'enfuir derrière ma malle et disparaître en un trou du plancher.

Je m'en souciais autant que des discussions algébriques. Aussi prenant mon cher Journaliste, je faisais un peu de lecture, puis j'éteignais ma lampe et me couchais.

Pour lui, c'était l'heure bien connue des nocturnes aubaines. Il ressortait, gagnait sans bruit mes caisses de ravitaillement et là s'en donnait à cœur-joie. Je pouvais me réveiller dix fois dans la même nuit : toujours je l'entendais grignoter.

Et moi, sottement charitable, je lui disais : « Mange, pauvre bête, mange tout ton soûl. Avec notre économe, cela ne doit pas t'arriver souvent. Entretiens une vie dont rien, semble-t-il, ne peut te dégoûter puisqu'enfin tu n'es pas exposée à connaître jamais les charmes des sinus et du grec. » Après ce discours, les petites dents redoublaient d'activité, je me retournais en soupirant dans mon lit et me rendormais.

Savez-vous comment le monstre reconnut cette générosité magnanime ?

Cédant peut être à l'espérance d'y trouver quelques miettes, il se glissa dans la poche d'un habit. Ne sut-il plus ensuite retrouver la porte d'entrée ? ou dina-t-il si bien qu'il eut la paresse de grimper jusque là ? Je ne sais. Toujours est-il qu'une ouverture fut pratiquée dans l'étoffe, par où le galant s'échappa.

Le lendemain j'enfilai mon habit et j'allai, à vingt minutes de St-Maurice, étudier, avec ma classe, le fonctionnement d'une drague. Chemin faisant, compère Hantz, à l'œil observateur, me fit remarquer le travail du traître. Je rougis comme la teinture de tournesol en présence d'un acide. Puis, la surprise faisant

place à la colère, je jurai une haine éternelle au peuple souriquois et fis serment de porter mon habit percé, j'usqu'à ce que j'aie pu tirer, de cet affront, une éclatante vengeance.

Toute la journée, je roulai dans ma tête des plans raticides. Le sang me grisait. J'avais soif de sang. L'idée me vint de passer la nuit près du « trou. » J'écartai ce plan comme impraticable. «Le sommeil, me disais-je, aura vite raison de toi. D'ailleurs, si tu t'approches trop, la souris t'apercevra, et se moquera de ta maladresse ; si tu t'en éloignes un peu, une armée entière pourrait sortir, sans que, pauvre myope, tu en aies le moindre soupçon. »

Ne formant aucun projet vraiment réalisable, je remis à plus tard le soin de me venger.

Cette nuit là fut mauvaise : plusieurs fois, en rêve, je vais à l'armoire, je l'ouvre et recule d'effroi en voyant, de toutes les poches des pantalons, paletots, gilets etc, se précipiter des douzaines de souris : Après trois heures de sommeil agité, je m'éveille enfin.

Pour éloigner l'obsédante pensée qui me tourmentait, je songeai aux « Échos. » Les modestes débuts de cette œuvre, à notre cœur si chère, n'ont rien de décourageant. Il est maintenant démontré que le journal peut vivre. Il vivra ! Chaque année il gagnera en intérêt, en valeur littéraire. Les « jeunes », profitant de notre expérience et de nos tâtonnements, se préparent à faire mieux que nous. Qu'ils travaillent, nous les en supplions ! Ne laissez pas, chers amis, à l'exemple de vos aînés, se rouiller la plume et s'alourdir la main !

J'en étais à ce point de mes réflexions lorsqu'il se fit

un léger bruit derrière la malle. Je retins mon souffle pour écouter. Ma souris n'était pas seule; une autre, plus vieille, l'accompagnait. Elles causaient en se dirigeant sur la caisse aux pommes.

— « Est ce vrai? » disait la jeune.

— « Bon ! ma fille était là ! Les jeunes personnes aiment broder, mais elles ne brodent pas sur rien, que diable ! Voici comment la chose a dû se passer. Le voisin — entr'eux ils l'appellent Hantz, je crois — s'est aperçu que les vivres diminuaient dans sa valise. Hier au soir, ayant vu l'une des nôtres rôder aux environs, il a crié : tiens ! le voleur ! — Il sort, et rentre deux minutes après avec une espèce d'instrument en fer. C'était rond. Au milieu il y avait un morceau de fromage : Il dépose cet appareil sur la table et touche délicatement le fromage : un ressort se détend, le rond se plie en deux et se ferme violemment sur un doigt retardataire. « Aïe ! Aïe ! » fait notre homme. — Et ma fille de rire !.. — Il secoue la main avec la trappe au bout, puis, dégageant son doigt, il lance l'instrument dans un coin. L'ongle était noir.

— « Il avait monté ça pour nous !

— « C'est sûr. Ma fille a dit qu'à présent il regarde encore de travers le rond, mais qu'il n'ose plus le toucher.

— « Bien fait !

— « Et ici ne risquons-nous rien ?

— « Non, non. Je connais l'individu depuis longtemps.

— « Il est moins méchant que l'autre ?

— « Ou plus bête.... »

Indigné de me voir si cavalièrement traiter, je me

précipite à bas du lit, je saisis un volume de poésie décadente et fonds sur les deux pillardes.

L'effet fut instantané : tel, et moins formidable parut Achille aux campagnes d'Ilion. Affolé, l'ennemi se débande ; il parcourt la chambre en tout sens. Je le poursuis, le serre de près, et dans l'obscurité me laissant guider par l'oreille, je donne partout où j'entends du bruit, de terribles coups de mon assomoir. Malheureusement aucun de ces coups ne porta. Les sorcières purent gagner leur retraite et disparurent.

J'ose à peine avouer que j'en fus bien aise. Pendant la durée de la lutte, je croyais, à chaque instant, sentir quelque chose me grimper dans les jambes. . . .— Somme toute, j'avais eu peur, je m'étais donné beaucoup de mal, et pourquoi ? Pour rien. Il fallait évidemment changer de tactique.

L'aventure de Hantz me fit songer aux trappes. Je me souvins d'avoir vu dans les caves, préparer contre les rats un système très simple : une planche, inclinée et chargée d'une grosse pierre, repose sur un léger appui, auquel est attaché l'amorce. Le rongeur tiraille l'amorce, l'appui cède, la planche tombe et le rat est « écrabouillé. »

Séance tenante, j'installai mon engin. A genoux sur le plancher, la lampe près de moi, je pris le couvercle d'une caisse, le chargeai d'énormes livres et plaçai dessous, comme appui, un bout de règle coupé en biais. Un morceau de viande, retenu par une ficelle, devait attirer les gourmandes.

La machine était si parfaite, qu'en la montant, je risquai dix fois de m'écraser les mains. Lorsque tout fut

achevé, un sourire d'orgueil et de haineuse jubilation vint naturellement éclore sur ma lèvre. Enfin je tenais ma vengeance !

Je me remis au lit et dormis fort bien jusqu'à trois heures.—

Alors je me lève, j'enfile une culotte en fredonnant

« Si c'est oui, c'est l'espérance,

« Si c'est non, c'est la souffrance !.. »

Je frotte une allumette et m'approche de la trappe. Le cœur me bat: je n'ose regarder.

Enfin, je me baisse. O déception! L'appui se dresse fièrement sous le poids du couvercle. Je cherche l'amorce : l'amorce a disparu ! La ficelle est rongée!

Furieux, je me relève, et, d'un coup de pied, j'envoie tout mon bazar rouler à travers la chambre. Mais pareille gymnastique demandait chaussure moins légère. Aussi j'étouffe à grand peine un cri de douleur. Deux ortails écrasés, un large sillon rouge, fait par un clou malencontreux, tel était le résultat final de toutes mes entreprises.

A la souffrance, à la colère, s'ajoute la honte : il me semble que les Physiciens sont là, autour de moi: « Tu n'es qu'un imbécile, dit M. Fumeaux; il fallait, dans ta machine, proportionner le *travail utile* au *travail moteur*. « Conspuez ! » s'écrie M. Gluck, et toute la bande répète « Conspuez! conspuez! »

Je ne me sens plus ; l'envie, me prend de briser tout ce qui me tombe dans la main... — J'allais le faire peut-être, lorsque, par un providentiel hazard, la pensée des Echos me traversa l'esprit. L'ineffable ridicule de ma situation m'apparut enfin et j'éclatai de rire. Je fis du feu, m'approchai de la table, et, sans réfléchir plus longtemps, écrivis pour nos lecteurs O. MATHEY

Ce que je viens de raconter.